

**REMISE DE LA MEDAILLE D'OR DES VALEURS  
FRANCOPHONES**

à

**MADAME JOCELYNE MAS**

**par Monsieur Denis FADDA**

**Président de l'Académie des Sciences de l'Outre-Mer, Président International de la Renaissance Française.**

L'un de mes maîtres commençait son cours par ces mots « Messieurs, la Grande Bretagne est une île. Mon cours est terminé »

Madame,

Je pourrais vous dire « Madame, vous êtes né à Alger en des temps bien difficiles. Rien à ajouter. »

On imagine immédiatement, la fin de votre enfance et votre adolescence rythmées par le bruit des bombes et des armes, marquée par la souffrance, par la perte, par la tragédie, par l'exode et par l'exil.

Comment un être humain peut-il sortir intact de ces années épouvantables, de ces années d'horreur ?

En effet, tout se tient.

On peut supposer l'enchaînement des choses, la suite de cette vie marquée au fer rouge.

Pourtant, il n'est pas possible de s'en tenir à cette phrase car vous avez une force d'âme qui a défié le destin et suscite l'admiration. En effet, de la souffrance vous avez tiré une force.

La souffrance a fait naître un écrivain - et un écrivain de grande qualité - et l'écrivain a révélé la femme de courage et de devoir que vous êtes.

Vous avez besoin d'écrire sur votre terre de naissance, et vous considérez aussi que c'est pour vous un devoir de le faire. Vous œuvrez, vous avez voulu œuvrer, pour les générations qui vous suivent afin que chacun sache. Vous accomplissez un devoir de mémoire. Et vous le faites dans différents ouvrages bouleversants, vous adressant d'abord à votre famille ; cette famille qui vous soutient et vous donne tant d'amour. Ceci est merveilleux.

L'histoire de la terre d'Algérie est trop souvent déformée, bafouée, tronquée, trahie. Heureusement, il y a la mémoire des témoins ; elle doit être prise en compte par les historiens. Encore faut-il qu'il y ait des écrivains qui la mettent en évidence cette mémoire, qui la fassent vivre. Vous êtes de ceux-là. Heureusement que nous vous avons, Madame !

Marie Cardinal a écrit : « Je ressens toujours le même mal, la même douleur, là, au plus profond de moi, je suis amputée de ma terre. C'est une douleur vive et obstinée qui ne cessera jamais, car on ne peut séparer la terre du cœur ».

Ce qu'a exprimé Marie Cardinal, c'est ce que vous ressentez je crois. Une amputation. Un abandon de cette terre si accueillante qui était aussi une mère, une mère aimée par dessus tout. Je crois que peu de terres ont suscité autant d'amour que la terre d'Algérie. Que de belles pages dans notre littérature ! Que de déclarations d'amour !

Vous avez peut-être un peu l'impression de l'avoir trahie cette terre si chère. Pourtant non, vous ne l'avez ni trahie ni abandonnée. C'est elle qui, bien malgré vous et malgré elle, vous a quittée. Cela a laissé une blessure, une plaie qui ne se refermera jamais.

Après que vous ont été remis les insignes de **Chevalier dans l'Ordre National du Mérite**,

vous avez eu ces mots : « C'est un hommage à tous nos parents et grands-parents qui ont construit ce magnifique pays à force de travail acharné, de courage et de ténacité. Et tous les prix littéraires et médailles que mes livres ont obtenus, je les leur dédie. »

Ce qui importe pour vous, c'est tout à la fois, de rendre hommage et de rendre justice, et tous les prix, toutes les distinctions, toutes les marques de reconnaissance que vous avez reçus, c'est aux générations précédentes que vous les offrez. Vous êtes, Madame, un passeur infatigable : vous faites connaître l'œuvre des uns et vous écrivez pour transmettre cette connaissance aux autres, aux générations qui arrivent.

A propos de *Il était une fois...ma ville, Alger la Blanche*, livre né pour vos petits-enfants, vous écrivez : « Je ne voulais pas leur montrer une Algérie trop sanglante, mais un beau et magnifique pays. Pour qu'ils apprennent à le connaître et qu'ils l'aiment comme nous l'avons aimé : passionnément. ».

En exergue de ce remarquable ouvrage vous écrivez : « Rêve, et tu vivras dans l'éternité » ; ce récit autobiographique aurait pu avoir en épitaphe le proverbe arabe, titre de l'un de vos ouvrages, et cité à propos du dur travail effectué par vos grands-parents maternels pour « transformer un marécage insalubre en une magnifique exploitation agricole » : « Attache ta charrue à une étoile ». L'esprit de poésie est toujours présent dans votre œuvre.

Dans ce livre, vous évoquez une enfance pleine d'insouciance et de joies où Baraki est votre paradis ; on sent combien ce lieu aride de la Mitidja, métamorphosé par votre grand-père, « à force de travail, de sueur et de courage », je cite, est devenu un lieu merveilleux qui vous habite toujours ; il est à la fois, je crois, votre refuge et votre source.

Ce « petit paradis », vos grands-parents devront en hâte l'abandonner car une vieille voisine musulmane leur apprend qu' on veut les égorger. La famille devra quitter l'Algérie, le père portant la grand-mère dans ses bras.

En France, le père, dans une détresse immense et qui malgré tout se bat pour faire vivre sa famille, meurt épuisé ; il n'a que 50 ans. Les grands-parents et la mère vont le suivre.

Dans votre œuvre qui ne compte pas moins d'une dizaine d'ouvrages, vous faites vivre ou revivre votre terre et ceci particulièrement dans *Chez nous en Algérie, la Méditerranée était au nord* . Il apparaît qu'il y avait là-bas un peuple en formation, oui j'ose employer le mot « peuple ».

Il y avait une unité, une langue française enrichie d'un vocabulaire algérien constitué de multiples apports, un accent, des parlers, une cuisine, une littérature, une littérature propre, foisonnante et de très belle qualité ; Camus, bien sûr au premier rang, lui qui a si bien compris l'âme des siens. Mais notamment aussi Jean Pomier, Robert Randau, Jules Roy, Jean Brune, Louis Bertrand, Jean Pélégri, Gabriel Audisio, Jeanne Montupet, Marcel Moussy, Emmanuel Roblès, Jean Amrouche, Marcello Fabri, la liste est extrêmement longue ; vous êtes leur héritière. Une littérature pataouète aussi, algéroise, bônoise, oranaise, savoureuse, malicieuse, pleine d'humour ; un théâtre ; des conteurs merveilleux que l'on pouvait souvent retrouver le soir dans un café, entourés de leurs amis, devant une anisette et une kemia ; ils évoquaient leur journée avec un don de transposition, de travestissement, d'imagination extraordinaire.

En somme il y avait sur votre terre une véritable culture, une culture algérienne, comme on peut dire, par exemple, qu'il existe une culture napolitaine. Car il y avait une façon de vivre un peu à part ; je dirais, il s'agissait d'un peuple qui savait vivre dans ce bonheur d'être ensemble tout simplement, de communiquer, sans distinction de race ni de religion, ce bonheur d'une bonne humeur permanente, même dans les moments difficiles, parce qu'il y avait ce fort sens de l'amitié et aussi les mots d'esprit, car, de l'esprit il n'en manquait point !

L'exode n'a pas mis un terme définitif à ce processus de formation d'un peuple, loin de là, car les épreuves, qui ont soudé les êtres ont aussi renforcé leur identité.

Un peuple courageux, entreprenant, déterminé, qui a réussi mieux que bien d'autres – les études de René Mayer le démontrent – un peuple bien vivant, qui a su résister. Un peuple qui, malgré l'exode existe encore. Un peuple debout !

Rien n'est oublié, et riche de tout ce qui a été vécu et de ce qu'ont vécu les générations précédentes, ce peuple, grâce à des personnalités comme vous, Madame, continue à faire connaître sa mémoire et, dans la mesure du possible, son histoire ; d'une certaine façon, il continue à construire sa culture. C'est extraordinaire pour un peuple déraciné et qui n'a pas retrouvé de territoire, pour une population disséminée, éparpillée. Ce qui a été légué, malgré tout et malgré tous, continue de porter ses fruits.

Votre engagement mémoriel, votre attachement à votre terre ne vous ont pas empêchée de donner aux animaux beaucoup d'amour et beaucoup de votre temps, mais surtout de vous fondre remarquablement dans votre nouvel environnement et d'aimer profondément votre terre d'accueil; ceci grâce à votre optimisme et à votre propension à voir toujours le beau côté des choses.

Dans ce beau livre de nouvelles qu'est *De la côte turquoise à la Côte d'Azur*, certains de vos textes, je vous cite « se situent en Provence, dans ces petits villages fleurant bon le thym et la lavande et d'autres, dans ces oasis luxuriantes où lauriers roses et jasmins embaument, où le vent de sable, le terrible chergui, est à craindre ; de l'autre côté de la Méditerranée où mon âme est restée ». Et vous ajoutez « Dans nos souvenirs, la Côte turquoise s'estompe et se décalque sur la légendaire Côte d'Azur ».

Mais la douleur est là et vous écrivez « Mes mots sont des larmes. Ils roulent et coulent dans le cœur du lecteur, le réjouissent, le bouleversent, ou l'enchantent, c'est selon ».

Vous avez eu et vous avez, Madame, beaucoup d'amis mais vous m'autoriserez à n'en citer qu'un seul car je sais quelle était sa sincérité. C'est Jacques Augarde. Maire de Bougie, Député, Sénateur, Ministre - le premier et le seul Ministre des affaires musulmanes que la France ait jamais connu - académicien, homme de lettres. Il vous appréciait et il vous appréciait même beaucoup.

C'est sur cette appréciation si gratifiante de votre œuvre que je veux conclure.

Le **Ministre Augarde** serait certainement très heureux, pour vous, de cette médaille d'or des Valeurs francophones, si méritée, que je vais maintenant vous remettre au nom de La Renaissance Française.

Le 23 avril 2019

